



*Pavot Cornu*  
*Dioscoride - De materia medica.*

# Les illustrations de plantes dans quelques manuscrits arabes de Dioscoride \*

par Jeanne MOULIÉRAC \*\*

Dioscoride (c. 40-90) dont le nom arabisé est Diyuskurides al-'Ayn Zarbi est, après Galien, le médecin le plus cité par les musulmans. Son traité de matière médicale qui décrivait plus de cinq cents plantes médicinales, regroupées selon leurs effets physiologiques et accompagnées de dessins de son contemporain Cravetas, a été le fondement de la pharmacopée arabo-islamique. Il a fait l'objet de plusieurs traductions dont les deux principales furent réalisées l'une en Orient, l'autre en Occident. On en connaît actuellement un assez grand nombre de copies dont plus d'une douzaine de manuscrits illustrés.

La première traduction se situe dans le vaste mouvement scientifique qui se développa autour de Bagdad sous l'impulsion des califes abbassides, en particulier sous les règnes de Harun al-Rashîd et de son fils al-Ma'mûn. Une médecine savante était encore enseignée dans les centres urbains des empires byzantin et sassanide. Al-Ma'mun appela en consultation Jirjîs ibn Bakhtyshû, directeur de l'école de médecine de Gondêshâpûr, et lui demanda de traduire en arabe les grands traités médicaux laissés par les Grecs. De nombreux savants, de diverses origines, participèrent à cette entreprise.

Dioscoride avait déjà été traduit du grec en syriaque et cette version avait été utilisée, en 696, par un certain Stéphane, fils de Basile, pour établir le premier texte arabe. Hunayn ibn Ishâq (809-877) reprit et corrigea cette traduction à partir d'un original grec. Hunayn, d'origine nestorienne, avait été l'élève de Jirjîs ibn Bakhtishû' avant de devenir médecin officiel du calife al-Mutawakkil. En évitant autant que possible les simples transcriptions, il contribua à la naissance d'un véritable vocabulaire scientifique en langue arabe. Sa traduction de Dioscoride se répandit in extenso ou fragmentairement dans le monde islamique oriental, devenant le fondement de la pharmacopée musulmane, sous le nom de *Livre des plantes médicinales (Kitâb al-Hashs' sish fi Mawâdd al-Ilâj)* ou encore *Livre des médicaments simples (Kitâb al-Adwiya)*. On en fit également une version alphabétique développée d'un maniement plus commode.

---

\* Communication présentée à la séance du 21 octobre 1989 de la Société Française d'Histoire de la Médecine.

\*\* Institut du monde arabe, 1 rue des Fossés-Saint-Bernard, 75005 Paris.

Malgré le souci de rigueur scientifique qui caractérise l'oeuvre de Hunayn, deux sortes de difficultés ne pouvaient être évitées. La première était d'ordre botanique : toutes les espèces décrites par Dioscoride étaient-elles connues dans cette aire géographique ? La seconde était d'ordre linguistique et lexical : comment dénommer les espèces sans équivoque et avoir des équivalents convenables entre le grec, le syriaque, l'arabe et le persan ? D'où des gloses marginales nombreuses et souvent importantes et de constantes révisions de l'ouvrage.

Les manuscrits conservés s'échelonnent du XI<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle. Le plus ancien, qui date de 1083 (1), est basé sur un texte de 990 qui serait déjà une adaptation de celui de Hunayn. Le plus tardif, de 1461-64 (2), contient le texte de Hunayn non illustré et une traduction persane riche de 488 miniatures. La plupart des copies, datées ou non, sont du XIII<sup>e</sup> siècle (3).

Dans l'Occident musulman, il s'avéra nécessaire, au Xe siècle, à la cour du calife omeyyade de Cordoue, d'adapter la version orientale du texte de Dioscoride à la nomenclature hispano-arabe. Ayant reçu en cadeau de l'empereur byzantin Constantin VII Porphyrogénète une copie grecque illustrée de Dioscoride, 'Abd al-Rahman III (912-961) fit entreprendre une nouvelle traduction à laquelle participèrent un moine dénommé Nicolas, venu de Constantinople à la demande du calife, et Hasdây ibn Shaprut, médecin et traducteur juif de Cordoue, assistés d'un groupe de savants parmi lesquels figurait le médecin et botaniste Ibn Juljul.

La Bibliothèque Nationale, à Paris, possède une copie espagnole ou maghrébine de Dioscoride (4) du XIII<sup>e</sup> siècle, dont les illustrations présentent d'ailleurs des affinités avec celles de l'Ecole de Bagdad. Mais les manuscrits occidentaux publiés sont rares. Vraisemblablement parce que l'ouvrage de Dioscoride, au lieu d'être simplement copié, a fait l'objet de *Commentaires* tels ceux d'Ibn Juljul et d'Ibn al-Baytar ou donné naissance à des travaux originaux comme *Le livre des médicaments simples* d'al-Ghafikî (*Kitâb al-adwiya al-mufrada*) ou le *Traité des simples* d'Ibn al-Baytar (*Djamî al-Mufridat*).

Les illustrations des traductions arabes furent copiées sur celles des textes grecs. Preuve en fut apportée par le Dr E. Bonnet, assistant au Museum National d'Histoire Naturelle : en comparant une version grecque et une version arabe de Dioscoride, à la Bibliothèque Nationale, il remarqua que, sur près de trois cents figures de plantes et d'animaux, ces deux manuscrits (5) contenaient 160 figures semblables à quelques détails, dont 70 tout à fait identiques. Ces deux copies dériveraient donc d'un même original grec non identifié.

Manuscrits incomplets, en désordre ou mal reliés, autant de causes d'erreurs pour un copiste peu versé en botanique. Parfois, l'image ne correspond même plus au texte. Généralement d'ailleurs cette image est fort imprécise, selon nos critères actuels de classification et l'identification des plantes malaisée, voire même impossible.

Dans certains manuscrits de l'Ecole de Bagdad, personnages et animaux viennent s'ajouter aux illustrations et forment de véritables scènes de genre qui captent l'attention du lecteur au détriment du sujet principal : la plante médicinale. On assiste ainsi peu à peu à une standardisation de ces illustrations, les peintres utilisant indifféremment un certain nombre de motifs dans les ouvrages de botanique ou de zoologie (6). Les plantes peuvent aussi se réduire à un fond végétal, indéterminé, qui se retrouve sur les

miniatures des textes littéraires (7), ou encore sur des céramiques. Elles peuvent même complètement disparaître. Selon les colophons conservés, nombre de ces ouvrages furent réalisés dans les ateliers de petites cours ou de villes dont les copistes ne s'inquiétaient guère de la précision des planches botaniques. La schématisation et la recherche de symétrie, qui sont des caractéristiques de l'art islamique, s'ajoutent à l'effet déformant de la copie : les plantes perdent leurs caractères spécifiques. Le manuscrit scientifique entre dans le domaine de l'histoire de l'art où l'image obéit à des conventions qui privilégient l'archétype aux dépens de l'individuel : prince, savant, disciple, chacun révèle son identité, au premier coup d'oeil, par son attitude ou son vêtement.

Les possesseurs ultérieurs des manuscrits vont donc essayer, pour leur usage quotidien, de les compléter et de les rendre plus précis par de nombreuses notes marginales d'un grand intérêt. Le botaniste Ibn al-Sûrî (mort en 1234) essaya de réagir contre cette tendance : lors de ses recherches sur le terrain, il se faisait accompagner d'un dessinateur chargé de représenter les plantes aux différents stades de leur croissance... Mais de ses travaux, rien ne nous est parvenu.

Le contraste est donc frappant entre le souci de rigueur scientifique qui a entouré les traductions du texte de Dioscoride (qualité des originaux, création de commissions de savants...) et l'imprécision des illustrations des manuscrits qui nous sont parvenus.

En réalité, nous avons là le reflet de la société de l'Orient médiéval et musulman qui se désintéresse, au profit des sciences religieuses, de la recherche scientifique si vivement encouragée et soutenue par le califat aux IX-Xe siècles ; ce phénomène est perceptible dans l'évolution des bibliothèques. Al-Ma'mûn crée une Maison de la Sagesse (*Bayt al-hikma*), pour les traducteurs et les savants qui travaillent à l'étude des manuscrits scientifiques et philosophiques, tout en polémiquant et en faisant des observations astronomiques. Au XIIe siècle, le pouvoir crée des *madrassa*, établissements d'enseignement supérieur, destinés à former principalement des fonctionnaires, versés dans les sciences religieuses et la doctrine sunnite ainsi que les sciences qui en dépendent comme le droit. Le pouvoir politique en tant que tel a abandonné le domaine scientifique, même si les princes, individuellement, continuent à protéger ou encourager les savants (Saladin accueillera et protégera Maimonide). Ce désintérêt, réel déjà dès l'époque des plus anciens manuscrits arabes conservés de Dioscoride (1083), permet de mieux comprendre pourquoi leur étude est souvent plus importante pour l'histoire de l'art que pour l'histoire des sciences : ce sont les plus anciens manuscrits illustrés parvenus jusqu'à nous.

## NOTES

Dioscoride a donné lieu à de très nombreux travaux; citons en particulier ceux de J.M. RIDOLE et d'A. TOUWAIDE. Voir également :

SADEK Mahmoud H. The arabic materia medica of Dioscorides. Les éditions du Sphinx, 1983, 229 pp., 55 pl.

Les notes ne concernent que les manuscrits cités dans le texte

- (1) Leyde, Bibliothèque de la Rijksuniversiteit, Codex or. 289 Warn.
- (2) Istanbul, Bibliothèque du Palais de Topkapi, Ahmet III, 2147.
- (3) a) 1224 Istanbul, Bibliothèque de la Suleymaniye, Aya Sofia ms. 3703 ; une trentaine de feuillets de ce manuscrit en ont été détachés au début du siècle et sont actuellement dispersés dans des collections publiques ou privées d'Europe et d'Amérique. Elles représentent le plus souvent de petites scènes pleines de vie concernant la cueillette des plantes ou la préparation des médicaments.  
(b) 1228, Istanbul, Bibliothèque du Palais de Topkapi, Ahmet III 2127.  
(c) 1239, Oxford, Bodleian Library, ms 138.  
(d) 1244, Bologne, Bibliothèque de l'Université, codex ara. 2954.
- (4) ms arabe 2850 ; signalons que le texte est fragmentaire et les feuillets en désordre (les premiers correspondent au livre IV de Dioscoride).
- (5) ms grec 2179 et arabe 4947 : voir Dr E. Bonnet, Etude sur les figures de plantes et d'animaux peintes dans une version arabe, manuscrite, de la matière médicale de Dioscoride, conservée à la Bibliothèque Nationale de Paris. *Janus*, Harlem, 1909, pp. 294-303.
- (6) Tel *Les propriétés des animaux* d'Ibn Bakhtîshû' (*Manâfi' al-Hayawân*), Londres, British Library, ms. 2784.
- (7) Comme les *Scéances* de Hariri (*Magamat*), Paris, Bibliothèque Nationale, ms arabe 5847, daté de 1237.

## SUMMARY

### ***The Illustrations of Plants in Some Arabic Manuscripts of Dioscoride.***

*The arabic translations of Dioscoride were effected with a great care in search of scientific accuracy, from greek originals. The illustrations of the known manuscripts, dated between the XIth and the XVth centuries, do not show such a intention. Some of them belong rather to the history of art than to the history of sciences. Made in workshops where painters used conventions of islamic art, they attract attention by their schematisation and taste of symmetry which take them far away from nature.*